

DOSSIER

La jeunesse et les loisirs

Quel temps libre *après l'école ?*



Dossier coordonné par Véronique Ponvert

Ont participé à la rédaction : R. Gény, P. Guingand, C. Guiraud, A. Hart, D. Lecam, A. S. Legrand,
O. Raluy, C. Pontais (SNEP), T. Reygades, V. Sipahimalani, A. Svrclin (SNEP)

Après une fin d'année difficile et une rentrée qui s'annonce mouvementée, *L'US Mag* souhaitait un peu de légèreté dans son dossier à lire sur la plage et vous propose un focus sur les loisirs de nos élèves.

Durant l'année, les jeunes jonglent entre les temps de transport, leurs devoirs, leurs activités, les copains et copines, leur smartphone, mais aussi les services qu'ils rendent en famille ou le travail salarié. Que font-ils donc vraiment de leur temps libre ? Curieusement, peu d'études scientifiques récentes abordent cette question, qui semble pourtant importante en raison de ses intrications avec la réussite scolaire. Un consensus se dégage cependant : si l'organisation du temps libre de la jeunesse est variable, les déterminants principaux en sont le genre et le milieu social. Quand les conditions de vie se dégradent, les loisirs aussi.

Ce dossier en définitive pas si léger fait le choix d'une approche sociologique. Les politiques publiques d'accès à la culture, au sport et aux loisirs, dont les moyens sont en berne ces dernières années, n'y sont pas évoquées. Nous avons préféré donner de la place et la parole aux principaux intéressés, collégiens et lycéens. Bonne lecture !



Scolarité vs loisirs, un défi pour les familles

Le temps des devoirs, *source de malentendus sociaux*

Les devoirs à la maison sont à l'interface de l'école, de la famille et des aides diverses, intégrées ou non aux temps scolaire et périscolaire.

Les études quantitatives sont rares. Selon Michaut (2013), les lycéens des voies générales et technologiques y consacraient environ une heure par jour, pour un total de 7,25 heures par semaine. Cette moyenne cache des disparités : un tiers travaillerait moins d'une demi-heure par jour, 9 % plus de deux heures, 16,2 % uniquement sur commande d'un devoir ou d'une évaluation... (Michaut, 2013). Globalement les filles se montrent plus studieuses : 76 % d'entre elles travaillent quotidiennement et en moyenne elles cumulent un peu plus de deux heures hebdomadaires de plus que les garçons. Les résultats scolaires dépendent peu de la durée de travail à la maison puisque pour un point supplémentaire obtenu au DNB ne correspondent que sept minutes de travail en plus par semaine.

Un investissement pas nécessairement productif

Diverses études qualitatives (voir les travaux de Bonnéry, Kakpo, Netter) montrent que

Les transports scolaires

Le temps passé dans les transports, pour plus de 4 millions d'élèves dont la moitié en milieu rural, est un moment de la vie scolaire comme la cantine et la récréation ! Pour 10 % d'entre eux, il dépasse quarante-cinq minutes, en particulier dans les outre-mers. L'éloignement restreint l'accès à l'offre de formation de proximité mais aussi d'activités ; les conditions de transport ont ainsi une influence sur la scolarité, sur le temps libéré pour les loisirs. La gratuité est partielle ou totale dans moins de vingt collectivités seulement, au détriment des catégories sociales défavorisées. Un autre problème, soulevé par l'ANATEEP*, est le transport d'élèves debout sur de longues distances et la fatigue afférente, la collectivité territoriale ayant supprimé les cars pour faire des économies.

* Association nationale pour les transports éducatifs de l'enseignement public, à laquelle le SNES-FSU participe.

les familles des milieux populaires investissent très largement les devoirs à la maison, de façon parfois disproportionnée et en décalage avec les attendus scolaires. Le temps que ces familles s'obligent à consacrer aux devoirs obère celui des loisirs. Il est générateur de tensions au centre desquelles figure l'école, ce qui ne favorise pas les progrès

scolaires. L'ensemble est à mettre en regard de l'organisation des activités extrascolaires imposées à leurs enfants par les familles aisées (voir dessous).

Au final, l'équilibre entre scolarité et loisirs relève du casse-tête pour bon nombre de familles et particulièrement pour celles éloignées de l'école. ■

La course aux activités extrascolaires

L'école est de plus en plus compétitive et une grande partie de cette compétition se joue désormais hors de la classe, avec des compétences acquises hors du temps scolaire.

La plateforme de sélection des bacheliers dans les formations de l'enseignement supérieur, Parcoursup, comporte ainsi une rubrique « Activités/centres d'intérêts » où il est bienvenu d'ajouter un prix du conservatoire, une médaille d'athlétisme, une activité bénévole dans une association ou encore un séjour à l'étranger. Les activités extrascolaires, en plus de favoriser la réussite à l'école, donnent donc un signal positif aux recruteurs. C'est ce qui explique la multiplication de ces activités, à tel point que récemment plusieurs articles de la presse destinée aux parents, pointant un risque de surmenage, ont préconisé d'en réduire le nombre afin de

laisser davantage aux enfants le temps de s'ennuyer.

Activités socialement marquées

En attendant, pour certaines familles, la course se poursuit, avec une forte corrélation entre le milieu social et le nombre et le type d'activités choisies. Les familles les plus aisées peuvent plus facilement libérer du temps, le leur ou celui de salariés qu'ils rémunèrent pour cela, pour conduire les enfants entre les cours de piano, de poterie et de poney. Elles peuvent aussi faire face aux tarifs parfois prohibitifs de certaines activités. L'offre publique étant insuffisante – les conservatoires de musique, par exemple, ont souvent bien moins de places que de demandes –, reste alors l'offre des associations ou des entreprises privées, qui proposent des prix de marché, sans prise en compte du quotient familial, donc des tarifs souvent inaccessibles pour les familles les plus modestes. ■



La compétition scolaire
se joue hors la classe

Types de loisirs

La lecture

Les jeunes lisent ! Pour l'école ou le travail (89 %), pour leurs loisirs (78 %), en moyenne six livres par trimestre, dont quatre dans le cadre de leurs loisirs, trois heures par semaine pour leurs loisirs.

Et ils aiment ça ! Pour le plaisir (55 %), pour se détendre (48 %), s'évader, rêver (42 %), le soir avant le coucher (85 %) et pendant les vacances (62 %). Mais le taux de lecture pour le loisir baisse fortement à l'âge de l'entrée au collège. Et c'est le rôle des parents qui est décisif dans l'incitation à lire. 65 % des jeunes disent que leurs parents leur « demandent » de lire des livres et les plus grands lecteurs sont ceux qui vivent dans un foyer où il y a des livres.

Source : Enquête réalisée sur 1 500 jeunes, âgés de 7 à 19 ans CNL / Ipsos « Les jeunes et la lecture » juin 2016

Niveau d'études

Quel impact ?

Il est déterminant dans la participation des jeunes à une pratique sportive ou culturelle. 17 % des jeunes qui ont arrêté leurs études à 15 ans sont inscrits dans un club sportif, ils ne sont plus que 1 % à avoir une activité culturelle. Pour ceux qui ont continué leurs études jusqu'à 20 ans au moins, la proportion est de 30 % pour le sport et de 12 % pour la culture.

Source : Eurobaromètre (Commission européenne 2015).

Quand le temps « libre » n'est pas libéré

Vie de famille et « travail invisible »

Le temps hors l'école recouvre rarement le même sens pour tous les adolescents, tant la prégnance de la participation aux activités de la sphère familiale est profondément marquée socialement.

Surveillance de la fratrie, contribution aux tâches ménagères, accompagnement des plus jeunes en classe percutent ici la notion de temps libre, hors des cours. Cet investissement entre ainsi directement en opposition avec la participation à des activités extrascolaires choisies. Les aînés des fratries sont les premiers à en souffrir, au-delà du frein que peut constituer le coût d'accès à ces loisirs... Dans les familles en grande précarité ou issues de l'immigration, où les problématiques de langue, de logement et de transport se posent parfois en termes de survie, les tâches quotidiennes de soutien peuvent même devenir prioritaires pour certains adolescents.

Dans d'autres familles, la participation à la vie sociale ou professionnelle de la famille, ancrée dans une tradition historique dans certains secteurs d'activités, paraît bien souvent « aller de soi ». Il s'agit ici du « coup de main » donné aux parents sur l'exploita-

tion agricole, pour la tenue du commerce, ou l'installation sur les marchés. Ces formes de travail « invisible » mais bien réel font là aussi obstacle à l'engagement des jeunes dans une activité librement choisie et garante d'un accès progressif à l'autonomie.

Quel impact sur la scolarité

Qu'elles soient nationales ou locales, les politiques publiques en faveur de la jeunesse ne compensent que bien faiblement cet inégal droit au temps libre, souvent associé à la prise d'autonomie. Les centres de vacances et de loisirs, de moins en moins accessibles, pas uniquement en raison de leur coût, peinent aussi à jouer ce rôle.

Mais surtout l'engagement de ces jeunes en réponse aux diverses sollicitations de la

sphère familiale relativise l'importance de l'école, qui n'est plus alors perçue comme facteur d'émancipation. Mettant à distance l'investissement dans la scolarité, devenue une activité « comme une autre », il peut au contraire générer des formes d'échec, voire de décrochage scolaire. De ce point de vue, un temps libre qui ne l'est pas vraiment altère en profondeur chez ces jeunes le sens de l'école. ■

*L'école n'est plus
perçue comme
facteur d'émancipation*



Jeunes lycéens et travail salarié

Baby-sitters, pizzerios, vendeurs, serveurs, livreurs, animateurs, moniteurs...

Sorti du lycée, un jeune sur trois, en Île-de-France, exerce une activité rémunérée, soit régulièrement pendant la période scolaire, soit pendant les vacances ; un sur dix travaille pendant les deux périodes (enquête réalisée par la Région Île-de-France en 2015⁽¹⁾).

Les motivations des jeunes sont diverses : pour certains, il s'agit de la nécessité sociale d'avoir un revenu leur permettant de poursuivre leurs études. Pour d'autres, c'est un choix d'avoir une rémunération. En tout état de cause, le phénomène touche l'ensemble des origines sociales de la population.

Plus cette activité est imposée par la situation économique, moins le jeune est capable de contrôler son impact sur le temps scolaire et plus elle engendre un absentéisme, une fatigue et un risque de décrochage scolaire.

Grandir trop vite

Et, comme le précise une étude québécoise⁽²⁾ : travailler pendant sa scolarité constitue un « fait social ». Selon l'étude, cela permettrait de se garantir les meilleures chances d'accéder plus tard à une situation professionnelle satisfaisante, mais a pour

conséquence de réduire le temps libre en dehors de l'école, ce « temps de l'insouciance, temps non affecté à une activité précise » et qui devrait rester le privilège de la jeunesse.

Le travail des lycéens et des lycéennes peut être aussi un accès trop rapide à l'âge adulte ? ■

1. Bureau de sociologie appliquée (BSA) sous la direction de Boris Teruel 2015.

2. Étudier, travailler... Les jeunes entre désir d'autonomie et contrainte sociale, Henri Eckert, Observatoire Jeunes et Société, INRS-UCS, Québec et Montréal, septembre 2009.

Chiffres

Les jeunes connectés

- Les **13-19** ans passent 13 h 30 par semaine sur internet.
- **60 %** sont des utilisateurs fréquents des réseaux sociaux.

Source :
Étude Ipsos Junior Connect 2015

Sorties, spectacles

- **50 %** des 11 et 17 ans visitent au moins une fois dans l'année un musée ou un monument, cette fréquentation des lieux culturels s'abaisse avec l'âge (30 % seulement pour la tranche d'âge 13-15 ans).

Source : Conseil de l'enfance du Haut conseil de la famille de l'enfance et de l'âge (HCFEA) - 2017.

Vacances

- **25 %** des enfants ne partent pas en vacances. Ces inégalités se renforcent avec l'âge : après 17 ans, le taux de départ en vacances baisse fortement. En 2011, selon l'enquête de l'OVLEJ 2011, 77 % des 14-16 ans partaient en vacances et seulement 66 % des 17-19 ans.

Centre de loisirs

- **16 %** des 5-19 ans y sont accueillis au cours de l'été (chiffre de 2011).



Pratiques sportives

Le sport un paysage en évolution

94 % des jeunes de 16-25 ans déclarent avoir fait du sport au cours des douze derniers mois (CREDOC, 2018).

Derrière ce chiffre mirobolant, se cache une réalité disparate. En fait, seulement 53 % s'adonnent à une pratique sportive au moins une fois par semaine, et 16 % une fois par jour (essentiellement des hommes, urbains, dans les salles de sport). L'enquête montre que la pratique des jeunes évolue. Les jeunes sont moins licenciés dans un club ou une fédération (- 2 points par rapport à 2016), fréquentent plus les salles de sport (36 %, + 9 points) et 53 % déclarent faire du sport « à domicile » (stretching, pilates...) (+ 20 points) et ce de façon de plus en plus connectée (47 % utilisent une application sur leur smartphone). En termes de choix de sport, arrivent en tête la musculation-fitness (52 %), le running (32 %) puis le foot (29 %). Les pratiques de pleine nature sont en hausse (+ 6 points). Le taux des jeunes participant à une compétition a baissé de 10 points. Plusieurs raisons expliquent cela : la pratique institutionnelle est moins flexible que la pra-



53 % déclarent faire du sport « à domicile »

un sport perçu comme trop exigeant, une incompatibilité d'emploi du temps, des contraintes familiales, un encadrement ou une ambiance insatisfaisants.

L'école, amorce des loisirs

Au regard de ces chiffres (temps de pratique insuffisant pour 50 % des jeunes, inégalités sociales et de sexe), on perçoit bien le rôle de l'École. L'EPS étant le lieu des premiers apprentissages dans les activités physiques sportives et artistiques, il est clair que la qualité des conditions de travail des élèves et des enseignants ainsi que le choix des activités seront déterminants pour la suite. Sans oublier le « sport scolaire » (UNSS) qui constitue pour beaucoup de jeunes le lieu du premier engagement volontaire dans une structure et une pratique physique. ■

tique à domicile, plus onéreuse aussi, et les jeunes préfèrent pratiquer plusieurs sports (2,9 sports en moyenne). Les motivations des jeunes sont essentiellement la santé (67 %), la sociabilité (39 %) et la compétition (30 %). Les jeunes se déclarent satisfaits des effets positifs du sport. 70 % estiment avoir gagné en confiance, avoir acquis des nouvelles techniques et savoir-faire. Lorsqu'un jeune abandonne, les raisons peuvent être :

Des inégalités entre filles et garçons

Historiquement, les activités sportives ont été créées et investies par les hommes. Les loisirs sportifs en restent très imprégnés.

Les femmes ont dû se battre pour pratiquer les mêmes sports. Aujourd'hui, elles pratiquent encore moins que les hommes (33 % des femmes et 45 % des hommes pour les 18-24 ans, INSEE, 2017). Les écarts se réduisent avec le niveau de diplôme : 21 % des femmes et 32 % des hommes non diplômés pratiquent, contre respectivement 63 % et 66 % des diplômé-e-s. Autrement dit, femmes et hommes de milieux favorisés sont à quasi-égalité, mais une femme diplômée a 50 % de chances en plus de pratiquer qu'une femme ayant le bac ! L'inégalité se situe aussi dans les possibilités de choix qui sont bien moindres pour les filles, bien qu'officiellement, la quasi-totalité des sports soient offerts aux deux sexes. Le rugby et le foot comptent 4 % de filles, le judo : 25 % mais la gymnastique 78 % (MJS, 2013). Et une personne sur deux adhère à l'idée que « certains sports conviennent mieux aux filles qu'aux garçons » ! L'éducation des filles et des garçons étant encore très différenciée, les garçons sont trois fois

plus nombreux à déclarer faire du sport pour gagner (19 % contre 6 % des filles), et 20 % des filles disent faire du sport pour maigrir (4 % des garçons). Adultes, les femmes sont majoritaires dans les activités de forme, et représentent seulement 25 % des compétiteurs. L'ensemble de ces faits sont le produit de stéréotypes qui se construisent dès le plus jeune âge.

Le cours d'EPS, un lieu de mixité

L'école a un grand rôle à jouer pour faire évoluer les représentations. En effet, elle permet une véritable ouverture culturelle : sans l'école, la plupart des filles ne feraient pas de sports collectifs et l'immense majorité des garçons jamais de danse. Le milieu sportif offre très peu de pratiques mixtes. À l'école, la mixité est imposée. C'est à la fois un problème et un atout. Elles et ils peuvent se rendre compte que les différences sont davantage liées à la quantité d'expériences et d'entraînement qu'à des différences de sexe, souvent qualifiées de « naturelles ». En faisant vivre

des rôles sociaux comme tels (arbitre, juge de ligne...), l'école peut être un laboratoire d'égalité dans la prise de responsabilités. ■



Sans l'école, la plupart des filles ne feraient pas de sports collectifs



L'usage du numérique et les jeunes : source d'une révolution culturelle ?

Sylvie Octobre est sociologue, chargée d'études sur les jeunes au Département des études de la prospective et des statistiques au ministère de la Culture (DEPS).

L'US Mag : *Est-il vrai que l'essentiel des pratiques culturelles des jeunes aujourd'hui est lié au numérique ?*

Sylvie Octobre : Oui, c'est vrai. Mais le numérique est à la fois une technique de compression des informations, donc on en trouve partout, et puis des pratiques spécifiques. Ce qui brouille un peu les choses, c'est que le numérique est un puissant outil de convergence de toutes nos anciennes pratiques sur des supports uniques : l'ordinateur, la tablette, le smartphone, des outils sur lesquels on peut tout faire.

Après on peut regarder ce que ça transforme, par exemple, de lire un livre en version numérique ou en version papier... là on parle vraiment de pratiques culturelles.

L'US Mag : *Quelles sont ces pratiques ? Les jeunes sont-ils plutôt « consommateurs » ou « producteurs » ?*

S. O. : Comme tout le monde, ils sont plutôt consommateurs, mais dans un univers où les frontières entre les deux sont devenues floues (on parle de « consommation »). De plus en plus de jeunes font de la production culturelle (musique, images, vidéo...), une production qui circule sur les réseaux sociaux. Et cela est très nouveau. Cela ouvre des possibilités de créativité énormes. D'un autre côté, toute personne qui est capable de créer du contenu requiert immédiatement une explicitation dont on n'avait pas besoin autrefois : pourquoi es-tu auteur, toi, alors que moi je ne le suis pas ?

L'US Mag : *L'utilisation du numérique dans un but de loisirs par les jeunes ne donne-t-elle pas lieu à des apprentissages qui finissent par être « utiles » ? N'y a-t-il pas là aussi une certaine porosité ?*

S. O. : Il y a toujours des apprentissages liés aux loisirs évidemment, mais ils ne sont pas forcément scolaires. Quand on regarde une émission y compris de divertissement, l'utilité peut être de partager cela avec son groupe d'amis, de favoriser l'insertion sociale. Autre exemple : l'immense succès de la pop coréenne. Il se passe avec le coréen ce qui s'est passé avec le japonais grâce aux mangas, la demande de cours de langues orientales augmente. En entretien, on peut rencontrer des jeunes qui ont une connaissance très pointue de la Corée... Ils se construisent une représentation du monde, ce qui est la définition même du savoir : se construire une représentation du monde pour y trouver sa place. Un certain nombre de séries sont de très grande qualité historique. Les jeunes ne les regardent pas dans le but d'avoir une leçon d'histoire, sauf que quand ils en sortent, ils savent des choses... que ce soit vrai ou faux d'ailleurs.

L'US Mag : *Le numérique semble être un point commun aux pratiques culturelles de tous les jeunes. Les inégalités sociales et spatiales en sont-elles gommées ?*

S. O. : Les jeunes aujourd'hui ont certes tous un smartphone, et il y a des consommations qui rassemblent à peu près tout le monde : regarder des séries télévisées, écouter de la musique. Mais ce ne sont pas les mêmes séries, la même musique, en fonction des catégories sociales, en fonction du genre. Les différences se font donc plus sur les types de consommation. Pour les séries par exemple, les jeunes des catégories populaires vont les regarder plutôt en VF, les enfants de classes moyennes et supérieures plutôt en VO sous-titrées, parfois même en anglais. Enfin, comme dans tous les phénomènes culturels, ce que les jeunes font avec le numérique correspond à des effets de mode, qui sont propres à une génération, et qui permet de se distinguer de la génération d'avant. En ayant des goûts semblables, on crée du commun, ce qui n'est pas non plus spécifique aux jeunes, mais à chaque génération. ■



BIBLIOGRAPHIE

- **S. Octobre**, *Les techno-cultures juvéniles : du culturel au politique*, Paris, L'Harmattan, 2018.
- **S. Octobre et V. Cicchelli**, *L'amateur cosmopolite. Goûts et imaginaires culturels juvéniles à l'ère de la globalisation*, La Documentation Française, 2017.



Déterminismes sociaux

Appartenance et distinction... les adolescents aussi !

Loisirs, pratiques libres ? C'est ce qu'on suppose généralement. Et pourtant, la sociologie a montré depuis longtemps que les goûts (en matière de pratiques culturelles ou sportives) étaient soumis à des logiques sociales très fortes chez les adultes. Mais « les jeunes » n'échappent pas à ces mécanismes.

« *La jeunesse n'est qu'un mot* », écrivait Pierre Bourdieu dans les années 1970 : parler de « la » jeunesse est un abus de langage, tant cette frange de la population (aux frontières floues) est traversée par des clivages sociaux classiques : origine sociale, niveau de diplôme, types d'études, genre, etc. Une récente synthèse de différentes recherches¹ montre que ce constat n'a pas fondamentalement vieilli. Ainsi, si on peut repérer des pratiques typiquement « juvéniles », qui unifient en partie les adolescents, des lignes de clivage très claires séparent différents groupes au sein de « la jeunesse ». Le tableau ci-dessous montre par exemple que filles et garçons, enfants de cadres et d'ouvriers, mais aussi selon leur âge, n'ont pas les mêmes pratiques culturelles.



© Iltio / AdobeStock.com

Loisirs et forme scolaire

En passant à un niveau d'analyse plus fin, on peut aussi voir que les loisirs des adolescents sont plus ou moins marqués par la « forme scolaire d'apprentissage ». Ce concept de G. Vincent évoque un apprentissage sur un temps et un lieu dédiés et encadrés, par des pratiques de répétition, explicitant des méthodes et des savoirs à s'approprier, invitant à la réflexivité sur la pratique. Cette « forme scolaire » imprègne plus souvent les loisirs des jeunes de classes moyennes et supérieures (apprendre la musique, participer à des clubs culturels...) que des jeunes de classes populaires, ce qui n'est pas sans lien avec les inégalités sociales face à l'école. Ainsi, les loisirs ont plus souvent tendance à être vus comme temps libre, récréatif, divertissant, dans les classes populaires, et comme un temps pour « apprendre en s'amusant » dans les autres classes sociales. On le voit par exemple dans le rapport à la lecture « libre »² : si les jeunes adolescents continuent à lire, les jeunes de classes populaires

Des lignes de clivage très claires séparent différents groupes au sein de « la jeunesse »

pratiquent plus souvent une lecture « ordinaire » (cherchant le divertissement d'une « bonne histoire », ou la morale d'un témoignage édifiant), quand les jeunes de classes moyennes et supérieures apprennent plus souvent, et plus tôt, des pratiques de lecture « savante » (attentive à la forme, à l'esthétique, à la valeur littéraire). Ce qui renvoie au rapport à la culture dans les différents milieux sociaux, et à la socialisation qui l'accompagne. Et, là aussi, aux inégalités sociales face à l'école.

Logiques de la distinction

Dans *La Distinction*, en 1979, P. Bourdieu expliquait que les goûts, dans tous les domaines, s'expriment souvent par un « dégoût du goût des autres ». Ils sont distinctifs en soi, car ils consistent toujours à affirmer une différence, une démarcation, une distance avec

d'autres goûts. Et cette logique de la distinction oppose en particulier les différentes classes sociales. Des travaux ultérieurs ont montré que la distinction (et le mépris de classe pour les « autres goûts ») pouvait notamment passer par le clivage « omnivore » (affirmer des goûts éclectiques) vs « univore » (la figure du « fan », souvent méprisée dans les milieux « cultivés »). Ces mécanismes se retrouvent au sein de « la jeunesse ». C. Détrez montre ainsi que, par exemple, les filles de classes supérieures affichent un certain mépris pour le R'n'B, et un goût marqué pour les musiques de type Hard Rock (et se rapprochent ainsi des garçons de classes supérieures, contre les filles de classes populaires). Parmi les lecteurs de mangas, les jeunes de classes supérieures se distinguent par un mépris pour les « fans » et les consommateurs de séries « commerciales », en affichant des goûts très pointus... et éclectiques. Ainsi, s'il ne faut pas nier l'existence d'une culture juvénile spécifique, il n'en reste pas moins que l'âge n'annule pas la classe sociale... ■

Pratiques culturelles des jeunes, selon l'âge, le sexe et l'origine sociale, en 2010 (en %)

Âge	11 ans				17 ans			
	Enfants d'ouvriers		Enfants de cadres		Enfants d'ouvriers		Enfants de cadres	
Origine sociale								
Sexe	F	G	F	G	F	G	F	G
Lecture de livres	33,5	24	48,5	38,5	8,5	2,5	21	11,5
Jeux vidéo	8,5	33	6,5	35	3,5	30	2	29,5
Pratiques artistiques	7,5	4,5	8,5	6,5	10	5,5	14	15,5

Lecture : 33,5 % des filles d'ouvriers âgées de 11 ans déclarent lire des livres pendant leurs loisirs.

Source : DEPS, ministère de la Culture, 2010

1. C. Détrez, « Les pratiques culturelles des adolescents à l'ère du numérique : évolution ou révolution ? », *Revue des politiques sociales et familiales*, n° 125, 2017.

2. Voir C. Baudelot et al., *Et pourtant, ils lisent !*, 1999.

Temps libre, choisi ou contraint ?

Paroles de jeunes

Comment aborder la question des loisirs de la jeunesse sans laisser la parole à quelques jeunes ? Que font-ils de ce temps ? Est-ce un temps de loisirs, d'oisiveté ou plutôt de tâches (familiales, professionnelles) ? Est-ce un temps de liberté (loisirs choisis) ou un temps dirigé (pratiques culturelles/sportives socialement marquées) ? Les jeunes sont-ils à égalité, ont-ils tous réellement le choix ? Nous avons posé la question à quelques jeunes d'âge, d'origine sociale, de lieux d'habitation et de niveaux d'études différents pour avoir un échantillon varié de réponses. Les prénoms ont été modifiés.

AGATHE Première L, 17 ans

« Plutôt que pratiquer des activités comme des cours de sport, dessin, etc., j'aime passer le temps libre que j'ai avec mes amis car ce sont de beaux moments qui me détendent après mes journées de cours/devoirs fatigantes. Sinon, simplement regarder des films ou lire... Je fais en sorte d'avoir du temps pour ça. Mais j'ai aussi des obligations comme le temps passé en famille, celui consacré au baby-sitting (que je garde car c'est un revenu utile)... »

LUCIE Troisième, 15 ans

« Quand j'ai du temps de libre, je fais du sport (à la maison), je regarde des séries sur mon ordinateur. Le soir, je lis. Je sors avec mes amies, je m'occupe de mon chien, je garde aussi du temps pour ma famille. J'écoute beaucoup de musique, surtout quand je marche. Je joue de la guitare. Quand j'ai la flemme de faire autre chose, je vais sur mon téléphone : les réseaux sociaux, YouTube, je prends des photos, je joue. Parfois je cuisine. Tout cela est variable selon mon humeur. Quand j'ai vraiment besoin d'avoir de bonnes notes, je travaille un peu. J'ai deux activités dans la semaine, la guitare et la danse. J'aimerais bien faire plus de shopping mais pour cela il faut être riche. J'aimerais aussi sortir le soir mais mes parents ne veulent pas. »

AMINE Sixième, 12 ans

« Je passe beaucoup de temps devant la télévision à regarder Netflix ou des vidéos YouTube. J'aime jouer dans le parc en bas de chez mes grands-parents avec mon vélo ou mon hover board. Je passe aussi du temps à jouer avec mon petit frère qui a 3 ans. Mes copains passent aussi à la maison, on discute, on joue à Fortnite sur leur console. On joue au Taboo ou à la Bonne Paye. Il m'arrive d'aller souvent au cinéma ou voir des matchs de foot avec mes tontons. Mon temps est pris par les devoirs. Je dois également aller aux cours d'arabe deux fois par semaine. Mon temps est aussi pris par les visites chez la famille, je n'ai pas le choix d'y aller. Je dois parfois garder ma sœur qui a 7 ans quand mes parents ont des courses à faire. L'autre contrainte est que j'habite en centre-ville et que dans ma résidence, il n'y a pas de parc pour les enfants, du coup je ne peux pas sortir seul. »

Je passe beaucoup de temps devant Netflix ou des vidéos YouTube



HUGO Seconde générale, 16 ans

« Mes loisirs préférés en dehors de l'école, c'est faire du football, du basket-ball, du vélo et jouer aux jeux vidéo. J'aime aussi les mangas, mais je n'ai pas les moyens de les acheter ou de payer un abonnement sur les sites, alors que les jeux vidéo, je peux en faire "à volonté". Ma limite pour les loisirs, en dehors de mes devoirs et du travail scolaire, c'est mon petit-frère que je dois aller chercher à l'école et garder. Mon frère est autiste, il y a donc beaucoup de choses qu'il ne peut pas faire seul : je reste auprès de lui quand ma mère travaille. »

Militantisme et engagement associatif

Il est possible d'adhérer à une association à tout âge. La Croix-Rouge française accueille les mineurs dès sept ans ! Mais l'engagement commence surtout avec les années lycée. 15 000 jeunes sont ainsi adhérents d'un

syndicat lycéen, parfois en y consacrant un temps conséquent. Quant aux partis politiques, ils fixent pour la plupart d'entre eux l'âge limite d'adhésion à 15 ans et proposent un accueil spécifique pour les jeunes militants.